

King Kong Théorie, mise en scène Emmanuelle Jacquemard... Le féminisme réinventé, dépoussiéré

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore 10 février 2016 Chroniques, Théâtre

“ *Cinq corps de femmes, emprisonnés dans les clichés d'une société sexiste et machiste, s'extraient avec force et passion de ce carcan idéologique, dogmatique, libérant une parole salutaire et salvatrice. Cinq voix s'élèvent pour dénoncer la violence, la peur et les discriminations, pour bousculer et réveiller nos consciences endormies. Cinq jeunes comédiennes, fougueuses, rageuses, prennent à bras le corps les mots crus, vibrants, puissants, du manifeste féministe et libertaire de Virginie Despentes, pour lui donner vie... Captivant !*

L'argument. Un salon de beauté, cinq jeunes femmes qui font bouger les lignes, qui repensent les notions de la féminité et de la masculinité. Nous parlons ici de celles qui baiseraient avec n'importe qui voulant bien d'elles, de celles qui sont trop mal foutues pour pouvoir se saper comme des « chaudasses », mais qui en crèvent d'envie ; pour les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui ne savent pas se battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ont peur tout seuls le soir.



Cinq filles en peignoir vont le temps d'une pièce réinventer le féminisme © Pauline Bernard

La critique. Cinq femmes en peignoir de bain blanc, immaculé, une charlotte rose sur la tête, s'affairent dans l'arrière-boutique d'un salon de beauté. Tout est bien rangé. Les serviettes sont parfaitement pliées, les produits alignés. Le lieu est propre, froid, presque clinique. Dans ce gynécée moderne, dédié à l'apparence, le corps est chouchouté, torturé, épilé, massé, parfumé. Ici, pas de pudeur, pas de différence, qu'elles soient grandes ou petites, qu'elles soient trapues ou longilignes, qu'elles aient la peau noire ou blanche, ça n'a pas d'importance. Elles sont toutes similaires, identiques. Mises à nu, elles sont une et indivisibles. Elles sont les femmes. Pourtant, très vite, le vernis craque, fissuré par leur propre histoire, leur

regard sur les autres, sur le monde qui les entoure, sur la violence banale, ordinaire, que leur sexe subit.

Un peu d'exubérance, et c'est le drame. Sortant un temps de l'image d'Épinal, la femme soumise s'appropriant pour l'homme, pour plaire, l'une des cinq silhouettes s'anime. Elle chante, elle danse lascivement sur *Baby one more time* de Britney Spears renvoyant dans l'inconscient collectif l'image de la jeune fille sexy et provocatrice. Il n'en faut pas plus pour offusquer les bonnes consciences, les prudes, celles qui veulent passer inaperçues, transparentes, dans un monde misogyne et machiste. La guerre est déclarée, l'apocalypse est proche. Tous les coups sont permis dans cette lutte ancestrale des sexes. Les mots sont des armes. Les gestes sont caresses ou coups. Tour à tour, sans tabou, chacune de ces femmes va hurler sa colère, sa vérité, son besoin vital et nécessaire d'exister, d'avoir une place à elle dans une société qui la corsète, l'emprisonne, l'étiquette.



Aux Déchargeurs, cinq filles donnent vie à la King Kong Théorie de Virginie Despentes



Une à une, elles vont raconter leur histoire, parler de leur interrogation sur la vie © Pauline Bernard

L'Oeil d'Olivier



Leur corps servent de matière première à cette pièce © Pauline Bernard

L'une après l'autre, elles vont faire tomber les faux-semblants, révéler les évidences, affirmer leurs différences. Elles vont parler de leurs fêlures, de leurs blessures, de leurs rapports aux hommes, au corps, du viol, de la prostitution, du racisme, du capitalisme galopant, du monde du travail, du sexisme, etc... Tous les sujets de société vont être égrenés, disséqués, réinventés. Par les voix de ces cinq comédiennes, le texte de **Virginie Despentes** revit une nouvelle fois, encore plus brutal, plus cru. Grâce à la mise en scène réaliste et humaine de la jeune **Emmanuelle Jacquemard**, le texte se révèle plus profond, plus intense. Avec justesse, elle en explore tous les aspects, tous les recoins. Elle pousse sa jeune troupe dans ses

derniers retranchements, utilisant les corps comme une matière première. Les comédiennes se dépensent sans compter. Elles hurlent, crient, murmurent. Elles se touchent, se caressent, se battent. Elles rient, pleurent. Jamais elles s'arrêtent. Et si les mots ne suffisaient pas à décrire la violence, les actes subis, elles se servent de la boue, de l'argile, du lait de corps blanc, immaculé, pour se salir, s'avilir. Puis, avec compassion, solidarité toute féminine, elles se purifient, se nettoient, se lavent.

Ecrit, il y a plus de dix ans, ce manifeste féministe et libertaire n'a rien perdu de sa force, de sa vérité. Il fait fi des consciences bourgeoises, des malaises et des contradictions d'une société en pleine mutation, incapable de se départir d'un conservatisme latent, prégnant. Il dit « merde » à la « bien pensance », au féminisme étroit, à l'égalité de façade. Il déconstruit le monde d'aujourd'hui pour mettre en place celui de demain, sans préjugé, sans différenciation, sans ségrégation.

Chamboulé, le public (surtout féminin) sort en transe de cette expérience peu commune, avec l'impression intime d'avoir assisté à une révolution des idées. Chacun en fonction de son vécu est amené à réfléchir à une autre vision du féminisme et du masculinisme. Qu'on soit en accord ou non avec les thèses lucides et sans concession de **Virginie Despentes**, cet étonnant spectacle bouleverse les convictions et libère la pensée... Jubilatoire !...

